

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Se perdre pour se retrouver

Le pardon dans la vie conjugale

Les deux formes de la radicalité chrétienne

Sur mon chemin de vie consacrée dans le célibat, dès les tout premiers pas, j'ai toujours été accompagné de ceux qui sont appelés au mariage. Il existe entre la vie de la virginité consacrée et la vie matrimoniale et familiale une complémentarité de soutien et d'accompagnement, et même un lieu de correction réciproque, qu'avec le temps j'ai appris à mieux reconnaître comme grâce et responsabilité offertes par le Christ à ceux qui souhaitent vivre dans la communion de l'Église. J'ai eu l'occasion de cheminer avec des personnes appelées au mariage à toutes les étapes et à tous les niveaux de leur itinéraire, du moment où deux tombent amoureux l'un de l'autre au couple âgé qui a suivi sa vocation durant cinquante ou plus, et aux personnes qui portent la douleur du veuvage, probablement la forme la plus définitive de la vie du couple, parce qu'elle implique un amour effectivement plus fort que la mort. Un recueil des conférences publié en italien et en allemand est le fruit de cette compagnie réciproque, de cette grande amitié multiforme¹.

Il y a quelques mois, un jour où la liturgie nous proposait le passage de l'évangile selon saint Matthieu 19,3-12, dans lequel on demande à Jésus s'il est permis à l'homme de renvoyer sa femme, je me suis pour la première fois rendu compte que cette page décrivait la vocation matrimoniale et celle du célibat « pour le royaume des Cieux » (19,12) comme deux formes distinctes de radicalité. Avant j'ai toujours cru comprendre que la radicalité ne concernait que l'état de la virginité, la vocation dont Jésus dit que comprennent « seulement ceux à qui cela est donné » (19,11). Jésus, par contre, souligne la radicalité de la vocation au célibat pour le royaume des Cieux justement pour mettre en évidence la radicalité de la vocation matrimoniale. Les époux sont aussi appelés à « laisser tout » pour suivre leur vocation, un « laisser tout » qui semble se référer à la vocation paradigmatique d'Abraham : « N'avez-vous pas lu ceci ? Dès le commencement, le Créateur les fit homme et femme, et dit : À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux deviendront une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! » (19,4-6)

¹ Mauro Giuseppe Lepori, *Fu invitato anche Gesù. Conversazioni sulla vocazione familiare*, Edizioni Cantagalli, Siena, 2006

Mauro Giuseppe Lepori, *Auch Jesus war eingeladen - Gespräche über die Berufung der Familie*, EOS Verlag Sankt Ottilien, 2019.

Seul le don de la vie en vaut la peine

Si Jésus évoque, immédiatement après, le célibat à cause du royaume des Cieux, il le fait parce que les disciples, effrayés par l'indissolubilité du mariage, lui parlent du célibat comme voie de facilité pour fuir l'engagement de la vie matrimoniale : « Si telle est la situation de l'homme par rapport à sa femme, mieux vaut ne pas se marier » (19,10).

Nous vivons une époque et un climat culturel dans lequel le « cela me convient » est devenu le seul critère de tous les rapports. La vie est réglée par des décisions dictées presque exclusivement par le confort, par les convenances égoïstes qui s'opposent à ce qui convient aux autres. Cette atmosphère pousse à refuser la perspective de se lier définitivement à quelqu'un : ça ne vaut pas la peine de s'engager pour toujours vis-à-vis d'une femme, d'un homme, mais aussi des enfants, d'une communauté, ou bien des migrants accueillis dans notre patrie ; ça ne convient pas de se lier pour toujours à personne.

À cette réaction instinctive de ses disciples qui réduit la valeur et du mariage et du célibat, Jésus ne répond pas avec un discours moralisant ou un reproche irrité ou un enseignement sur le mariage. Il répond avec une très brève mais incisive catéchèse sur la virginité chrétienne : « Il y en a qui ont choisi de ne pas se marier à cause du royaume des Cieux. Celui qui peut comprendre, qu'il comprenne ! » (19,12)

Jésus veut mettre en évidence le profond sens chrétien de ce qui « convient », qui concerne d'abord la nature de notre cœur avant la manière de vivre la sexualité ou les choix et projets de vie. Le problème de la vie n'est pas en premier lieu de choisir le mariage ou le célibat mais d'être conscient, à la lumière de Jésus Christ, que la vie n'a de sens que si elle est donnée. Jésus parle de la virginité comme renoncement dont le sens est « pour le royaume des Cieux », est un « pour » quelque chose de plus grand que soi-même.

L'être humain est amené dès l'origine à saisir que le don pour autrui correspond plus à l'aspiration du cœur que son propre intérêt. Dieu a créé l'homme et la femme en mettant dans leur cœur l'intuition d'une correspondance réciproque qui les pousse au don de l'un à l'autre. Adam exprime son émerveillement à l'instant où il perçoit une parfaite correspondance entre lui et l'altérité d'Ève (cf. Gn 2,23) qui contraste avec la non-correspondance à toutes les autres créatures animées : « L'homme donna leurs noms à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes des champs. Mais il ne trouva aucune aide qui lui corresponde » (Gn 2,20). Seulement en faisant dans leur cœur l'expérience affective de cette correspondance permet à l'homme et à la femme d'entendre l'appel à une communion indissoluble : « À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un » (Gn 2,24). Dans la relation entre l'homme et la femme, Dieu offre à chacun la possibilité de faire l'expérience que seul le don de l'un à l'autre correspond à l'exigence du cœur. C'est pourquoi choisir de ne pas se marier pour répondre à une tendance égoïste trahit avant tout la nature de notre cœur. Le célibat n'a aucun sens, lui non plus, s'il ne sert à donner la vie pour autre que soi-même, pour un « royaume » qui n'est pas le nôtre mais celui « des Cieux », c'est-à-dire de Dieu.

La radicalité et du mariage et du renoncement au mariage consiste dans l'exigence incontournable du don de soi, afin que le choix de vie s'accorde avec la nature et le bonheur de notre cœur. Même la personne célibataire sans consécration formelle « pour le royaume des Cieux » est appelée, par la nature de son cœur, c'est-à-dire par Dieu, à la radicalité féconde du don de la vie. Car le cœur libre et capable d'aimer est en fait la vocation fondamentale de tout être humain. Le sens de chaque état de vie est toujours Dieu qui nous crée pour la communion avec lui et pour être son image dans l'amour qui offre la vie.

En pensant que « mieux vaut ne pas se marier » les disciples font apparaître la tentation de croire que la vie peut se réaliser sans être donnée. Jésus fait comprendre tout de suite que cette tentation ne vise pas le mariage ou le célibat mais Dieu qui nous donne d'exister selon son image et à la ressemblance de son unité en trois personnes liées par un Amour ontologiquement indissoluble et éternel.

La vraie plénitude du cœur : la miséricorde

Jésus dit aux pharisiens : « C'est en raison de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes. Mais au commencement, il n'en était pas ainsi » (Mt 19,8). Jésus sait très bien qu'au début le péché n'y était pas, et que l'exigence de l'indissolubilité, comme d'ailleurs toute autre exigence du don de la vie, ne pouvait être reproposée sans tenir compte de la réalité du péché qui s'insinue dans les rapports comme il s'est glissé immédiatement dans la relation entre Adam et Ève. Comment garantir alors un lien dont l'indissoluble unité, voulue et créée par Dieu, se trouve dès le début constamment menacée et souvent brisée par le péché ?

Ici entre en jeu le pardon, le chemin du pardon comme l'unique vraie possibilité de réaffirmer l'indissolubilité du mariage comme d'ailleurs la consécration définitive dans la virginité pour le royaume des Cieux. Ce que le pardon restaure est le don de la vie à l'autre. Pour les époux, le pardon ravive le don réciproque qu'ils se sont promis pour assouvir l'ardent désir d'amour de leur cœur qui les a conduits à s'unir pour toujours.

Le christianisme est une voie radicale qui ne censure pas la fragilité, qui ne radie pas notre état de pécheurs. La vraie radicalité chrétienne ne se fonde pas tant sur la capacité de garantir la fidélité que sur l'humble acceptation qu'elle soit sans cesse restaurée, rachetée, rénovée par le pardon. Jésus sait qu'il ne peut pas demander à Pierre de ne *pas pécher* soixante-dix fois sept fois, mais il exige de *pardonner* le péché « jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (Mt 18,22). Cela veut dire que la miséricorde est maintenant la condition *sine qua non* de la fidélité à toute vocation, parce qu'elle est la condition de toute fidélité sans limites aux relations qui la constituent.

Au fond, en réaffirmant l'indissolubilité du mariage contre l'apparent « ça ne vaut pas la peine », « ça ne convient pas » qui la guette quand le don réciproque du couple est mis à l'épreuve de la fragilité humaine, Jésus déplace le niveau de ce qui « convient », de ce qui est un bien pour la vie de chaque homme ou de chaque femme. La vraie convenance de tout lien d'appartenance, la vraie convenance de toute fidélité définitive est justement la possibilité de vivre dans sa sphère le mystère de la

Rédemption. L'acte de se lier pour toujours nous permet de faire en nous et entre nous l'expérience de l'image et de la ressemblance de Dieu dans sa forme pleinement révélée par le Christ et dans le Christ, la miséricorde : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6,36).

La miséricorde qui pardonne n'est plus simplement *réparation* ou *restauration* de quelque chose de malpropre, de gâché ou de cassé. La miséricorde est le cœur de notre ressemblance avec Dieu et, par conséquent, de la pleine réalisation de notre destinée, de la plénitude de notre humanité. Il ne s'agit pas de *faire* les miséricordieux comme le Père mais d'*être* miséricordieux comme lui. La miséricorde est la voie de notre divinisation en Christ par l'œuvre de l'Esprit.

C'est pourquoi le pardon dans le mariage comme dans n'importe quel autre état de vie n'est pas la bande d'arrêt d'urgence où l'on s'engage quand la voiture tombe en panne : elle est la voie principale, la voie royale ! Le pardon ne se limite pas à *réparer* la vie matrimoniale : elle permet simplement de la *vivre* et de la vivre pleinement.

Nous savons que le « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » de Luc correspond au « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » de Matthieu (5,48). Cela signifie que le mariage, comme toute la vie humaine et tout rapport humain, atteint sa plénitude et sa perfection quand il est vécu dans la miséricorde réciproque, quand il consiste réellement dans le pardon.

Être conscients que la miséricorde, c'est-à-dire un cœur qui pardonne la misère de l'autre, est la vraie plénitude et la perfection de la vie nous fait comprendre le vrai problème que Jésus met en évidence en répondant à la question des pharisiens. Le vrai problème, ce ne sont pas tant l'insatisfaction et les conflits qui peuvent surgir entre le mari et sa femme, mais la dureté du cœur avec laquelle nous les affrontons. « C'est en raison de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes. Mais au commencement, il n'en était pas ainsi » (Mt 19,8). Je pense que nous pouvons comprendre ces paroles non seulement dans le sens qu'au début il n'était pas permis que le couple se sépare, mais qu'au début le cœur n'était pas dur, n'était pas de pierre, n'était pas fermé à la tendresse de la miséricorde.

Chaque fois que nous réfléchissons sur le mariage ou sur toute autre vocation, il est important de laisser Jésus nous rappeler que le problème fondamental ne sont pas seulement les lois et même pas nos erreurs et les erreurs des autres, mais la nature de notre cœur créé, comme dit le prophète Ézéchiël, pour être non pas un « cœur de pierre » mais un « cœur de chair », dans lequel l'Esprit Saint puisse faire vivre et jaillir la charité miséricordieuse du Père comme du cœur transpercé du Christ (cf. Ez 36,26-27).

La dette effacée, source de gratitude

À ce propos il est intéressant de noter que la discussion sur le mariage et le célibat racontée au chapitre 19 de Matthieu suit immédiatement l'enseignement de Jésus sur le pardon. En exposant la parabole des deux serviteurs débiteurs, Jésus répond à la question de Pierre si l'on doit pardonner jusqu'à sept fois (cf. Mt 18,21-35).

La parabole des deux serviteurs débiteurs comme le Notre Père (cf. Mt 6,12.14-15) définissent le péché comme *dette*. Ce concept nous aide à comprendre le pardon comme une *remise*, c'est-à-dire comme décision du créancier de renoncer à recevoir ce que lui est dû. C'est cette expression de la remise d'une dette que la Bible privilégie pour qualifier la miséricorde de Dieu que nous sommes appelés à imiter.

Saint Paul parle de dette d'amour pour décrire la liberté et la responsabilité des frères et sœurs de la communauté chrétienne dans leurs rapports : « N'ayez de dette envers personne, sauf celle de l'amour mutuel » (Rm 13,8). Le rapport matrimonial est certainement un signe paradigmatique du fait d'avoir comme unique dette l'amour mutuel. Il l'est tant qu'il fournit l'image de référence du rapport du Christ avec toute l'Église, comme le souligne saint Paul dans sa lettre aux Éphésiens (cf. Ep 5,21-33). En assimilant le rapport entre les époux au rapport du Christ avec l'Église, l'Apôtre définit clairement la nouvelle qualité chrétienne de la dette d'amour qui concerne tous les époux, même les païens. L'Église-épouse a une dette d'amour envers son Époux, une dette à la mesure infinie du sang du Christ versé pour elle, une « dette de sang » méritant l'amour de l'Église totale, de l'Église destinée à embrasser toute l'humanité de tous les temps, parce que le Christ est mort pour tous et veut que tous les hommes soient sauvés.

Cependant, la dette de l'Église est en réalité un crédit, parce que le sang du Christ a été versé pour annuler *gratuitement* notre dette de pécheurs : « Vous étiez des morts, parce que vous aviez commis des fautes et n'aviez pas reçu de circoncision dans votre chair. Mais Dieu vous a donné la vie avec le Christ : il nous a pardonné toutes nos fautes. Il a effacé le billet de la dette qui nous accablait en raison des prescriptions légales pesant sur nous : il l'a annulé en le clouant à la croix. » (Col 2,13-14)

Comme dans la parabole des deux débiteurs, nous sommes débiteurs d'amour envers Dieu et nos frères et sœurs, parce que notre dette a été effacée. La miséricorde de Dieu transforme ainsi en un crédit la petite dette du prochain à notre égard. La dette de l'autre à notre égard est absorbée dans la rémission de notre grande dette par le Seigneur crucifié et devient ainsi un crédit que notre prochain a le « droit divin », pour ainsi dire, de nous demander.

Ce qui fait de nous des débiteurs d'amour, ce qui fait que nous n'ayons « de dette envers personne, sauf celle de l'amour mutuel » (Rm 13,8), est paradoxalement le fait que nous ne sommes plus débiteurs de rien, de rien d'autre que l'amour reconnaissant d'être libéré de toute dette. L'amour de l'Église et l'amour dans l'Église puisent avec gratitude dans la gratuité du pardon de Dieu, dans la gratuité infinie de la Rédemption.

C'est comme cela que le Christ aime l'Église et c'est comme cela qu'il veut être aimé par elle. En payant sa dette d'amour, l'Église accueille toujours plus et toujours plus universellement la rémission totale de toute dette que le Christ a déjà accomplie sur la Croix. Qui se jette dans la miséricorde du Christ comprend et ressent que la dette à payer à Dieu est alors une *gratitude inépuisable*. Aimer l'Amour avec gratitude est l'unique « monnaie » en notre possession pour « payer » notre dette contractée envers Dieu.

Pardoner avec gratitude

C'est pourquoi les infidélités de l'Église, les infidélités de ses membres, faits scandaleux dont on parle malheureusement beaucoup aujourd'hui avec un sentiment de douleur et d'indignation, ne témoignent au fond pas d'abord d'un manque de vertu, de pureté, de discipline, mais d'un manque de gratitude, de cet amour de la prostituée rachetée qui n'a d'autre dette envers le Christ sinon celle d'une infinie gratitude.

La première question que nous devrions nous poser face à ces infidélités et ces péchés des membres de l'Église est, si l'amour de l'Épouse ne s'est pas refroidi, ce « premier amour » (Ap 2,4), l'amour essentiel qui naît, comme dit à propos de la vocation monastique l'auteur cistercien du 12^e siècle, Guillaume de Saint-Thierry, « après la Passion du Seigneur, quand les cœurs des fidèles étaient encore chauds du souvenir tout proche de son sang répandu » (*Lettre d'Or* §13). Le « premier amour » s'éveille quand on contemple le cœur transpercé du Sauveur d'où, dans le sang et l'eau de l'enfantement rédempteur, naît l'Épouse avec sa dote inépuisable d'amour.

Pensons à la reconnaissance que les époux de Cana ont dû ressentir envers Jésus qui a sauvé la joie de leur mariage.

C'est seulement à l'intérieur de cet horizon de gratitude envers le Christ que l'exercice du pardon dans le mariage peut avoir son sens profond, qu'il est expérience de plénitude, même s'il se décline nécessairement en la rémission de petites dettes insignifiantes comme les cent deniers que le deuxième débiteur de la parabole doit au premier à qui ont été remis dix mille talents (cf. Mt 18,24.28). Supporter pendant toute une vie un petit défaut ou une fragilité du conjoint est souvent aussi et peut-être même plus difficile que pardonner une grande infidélité ponctuelle. N'oublions pas que l'amour de l'Église-épouse s'exprime autant par le martyre violent qui coupe la tête que par le martyre des piqûres d'épingles, comme disait sainte Thérèse de Lisieux, c'est-à-dire celui de la patience que réclame l'interminable répétition du quotidien. Mais c'est le même amour dû au Rédempteur qui se révèle et se consume dans les deux martyres.

Nous avons une idée trop doloriste et pénitentielle du pardon. Certes, pardonner implique un sacrifice, un renoncement à quelque chose de nous-mêmes que nous jetons, pour ainsi dire, au feu de l'amour qui nous lie à l'autre ; ce feu, même réduit en braise sous les cendres, pour être ravivé par le pardon.

Mais depuis la mort en croix du Fils de Dieu ce geste, ce jeter quelque chose de nous ou tout nous-mêmes dans ce feu ne peut être qu'un geste « eucharistique », un geste qui rend grâce à Dieu. Il n'y a plus d'autre sacrifice que celui de l'Eucharistie. Nous ne pouvons pardonner vraiment en dehors de la reconnaissance envers Dieu de nous avoir donné son Fils pour pardonner au monde entier.

Le rayonnement de la gratuité

Mais comment réveiller en qui se trouve dans une situation de trahison, d'abandon, d'indifférence, de violence, la gratitude nécessaire pour choisir le pardon qui n'est peut-être pas payé en retour, peut-être ridiculisé, rejeté et par conséquent semble inutile ?

Je me le demande souvent quand j'accompagne des couples en crise et en conflit, mais aussi des personnes qui sont ou se croient victimes d'un manque d'amour dans leur communauté ou dans n'importe quel rapport humain, familial ou professionnel. Comment susciter une gratitude plus grande que le mal qu'on subit, une gratitude d'où peut jaillir la liberté gratuite de pardonner ?

C'est justement en méditant sur ces questions dans un vol entre Berlin et Rome qu'un jeune inconnu d'apparence balkanique offre à moi et à la jeune fille assise entre nous un délicieux biscuit enrobé de chocolat. Dans les vols *low cost* les passagers se sentent souvent un peu comme des « ennemis » entre eux ou du moins comme des concurrents, parce qu'on « lutte » à partir du check-in pour passer les premiers à chaque de la course d'obstacles qu'est devenu le voyage en avion. Si l'on disait jadis *homo homini lupus*, on pourrait dire aujourd'hui *viator viatori lupus* : le passager est un loup pour le passager... Le geste gratuit de ce jeune, accompagné d'un sourire et d'une douce insistance tant et si bien que ni moi ni la jeune fille auraient osé refuser, a créé immédiatement une autre atmosphère. Pas seulement entre nous trois, mais en moi à l'égard de tous les passagers. Un très simple geste de gratuité m'a mystérieusement mis en dette de gratitude envers tous.

À ce moment j'ai pris conscience de la logique inhérente aux gestes gratuits.

Dans ma vie j'ai fait l'expérience de beaucoup de gestes gratuits de sacrifice pour moi, de gestes bien plus grands que le biscuit au chocolat offert dans l'avion. La veille de mon élection abbatiale, un père âgé de ma communauté a subi une grave hémorragie cérébrale. Quand je suis allé le trouver à l'hôpital, après mon élection, il m'a dit du fond de son lit, avec son corps déformé par la paralysie, qu'il avait offert tout pour le nouvel abbé, donc pour moi. Un mois plus tard, mon père spirituel a risqué littéralement sa vie en faisant une embolie pulmonaire, parce qu'il tenait à être présent à ma bénédiction abbatiale malgré sa grave maladie.

Devant ces gestes de gratuité, de don immérité de la vie d'autrui pour moi, comment ne pas se sentir redevable ? Mais comme je viens d'illustrer par mon expérience dans l'avion, il est important de se rendre compte que les gestes de gratuité, dont nous sommes bénéficiaires, ne déclenchent pas une dynamique qui se limite à la gratitude envers la personne qui nous a fait du bien. La dynamique de la gratuité n'est pas un *do ut des* enfermé entre deux personnes, comme si l'on disait : « Tu as donné ta vie pour moi et moi, je donne la mienne pour toi ». Ce serait encore la simple justice, pas la gratitude. La gratitude, par contre, est comme une pierre jetée dans l'eau stagnante : elle provoque un rayonnement de cercles remuant et ravivant tout l'étang. Car nous ne pouvons rendre au bienfaiteur le vrai geste gratuit, justement parce qu'il est gratuit. Les deux pères qui ont offert ou risqué la vie pour moi, mais aussi mes parents qui pour moi et mes frères ont sacrifié leur existence, leurs forces, leur patience, l'ont fait *sans contrepartie*. Certes, on peut et on doit rendre leur amour pour le don de leur vie pour nous ; mais cela ne suffit pas pour donner sens et accomplissement à leur geste et à l'expérience de gratuité qu'ils nous ont permis de faire. La gratuité de leur geste réclame un rayonnement idéalement sans limites.

Jésus l'a exprimé avec une formule qui synthétise la définition tant de l'amour que de Dieu lui-même : « Vous avez reçu gratuitement : donnez gratuitement » (Mt 10,8). Dieu est celui dont l'amour est totalement gratuit, sans retour. Même si nous aimons Dieu parce qu'il nous aime, notre amour pour Dieu est encore un don gratuit que nous recevons de lui, est encore et toujours un élargissement du rayonnement de l'amour originel de Dieu. Aimer Dieu est pour nous le bien le plus grand que nous puissions vivre et expérimenter. L'homme qui aime Dieu ne fait que manifester le rayonnement de l'amour de Dieu pour lui.

Felix culpa

C'est une expérience pascale qui l'emporte sur ce qui est négatif dans l'histoire de l'homme, le péché, la mort, grâce à quelque chose de plus grand, de positif, transformant la négativité, la changeant en quelque chose qui surpasse même ce qui était avant l'expérience négative.

C'est la logique de la « *felix culpa* » de la Veillée pascale. Ce que le Christ mort et ressuscité nous donne est tellement positif qu'il nous entraîne même à bénir le fait négatif qui a provoqué l'événement de la Rédemption. Heureuse faute qui a donné à Dieu l'occasion de nous racheter par un amour infini, totalement gratuit, totalement immérité ! C'est cela que depuis les premiers siècles l'Église chante durant la Nuit pascale. Être créés serait déjà une raison de gratitude sans limites, mais être rachetés, sauvés, même après avoir refusé et trahi l'amour, est une surprise qui blesse notre conscience fermée sur elle-même et la rend capable d'exprimer une reconnaissance plus grande que notre cœur.

Il y a quelques années, j'ai accompagné un jeune couple avec un enfant. La femme avait eu une brève aventure avec un autre homme et est tombée enceinte. Elle voulait pourtant rester avec son mari et leur enfant. C'est pourquoi elle souhaitait que son mari accueille l'enfant conçu avec l'autre homme comme étant son propre fils. À ce moment, le mari était prêt à pardonner et laisser venir au monde et grandir l'enfant comme s'il était de lui. Il se rendait compte aussi que sa femme l'avait trahi parce qu'il n'avait pas su lui témoigner suffisamment d'affection et de disponibilité.

J'avais perdu malheureusement le contact avec ce couple, et plusieurs années plus tard, j'ai appris qu'ils n'ont pas réussi à rester ensemble.

Le souvenir de la trahison, de l'infidélité est probablement resté une plaie vive sans cesse rappelée par la présence, dans leur famille, de cet enfant qui n'était pas le fruit de leur amour, mais que leur amour restauré par le pardon avait pourtant su accueillir. Il est évident qu'un pardon aussi extrême ne peut être qu'une grâce à demander sans cesse. Un amour impossible que seul le don de la charité divine peut réaliser en nous. Un amour saint et paradoxalement beaucoup plus grand que celui que ces époux avaient échangé avant la crise. Et un jour, cet enfant aurait peut-être pu apprendre son histoire et reconnaître que l'amour de son père adoptif envers lui était bien plus grand que l'amour au fond instinctif que n'importe quel père nourrit pour ses enfants.

La compagnie de l'Église

Qu'est-ce qui a finalement manqué à ce couple ? Qu'est-ce qui les a empêchés de reconnaître, à travers leur crise, que tout aurait pu être une « *felix culpa* » leur offrant une expérience de la Rédemption plus positive et plus belle que leur rapport d'avant la chute ?

Plus le temps passe, plus j'accompagne des couples et des personnes particulières sur le chemin de leur vocation, moins je cherche dans les autres la responsabilité pour ce qui ne va pas. J'ai compris que je dois la chercher en moi, ou mieux, dans le « nous » de l'Église, de la communauté chrétienne. La compagnie de l'Église est la vraie responsable pour que dans les couples, dans les familles comme dans les communautés soit possible la surabondance de pardon qui naît de la gratitude pour le pardon sans mesure que nous recevons du Père en Christ par l'Esprit Paraclet. En d'autres termes : seulement si l'Église offre un témoignage clair et une expérience réelle de la Rédemption pascale accomplie par le Christ, il devient possible à chaque personne individuellement et aux couples de faire cette expérience dans leur vie et dans leur histoire.

Nous risquons actuellement de glisser dans une conception trop pénale de la responsabilité de et dans l'Église. Face au triste spectacle de tant d'ecclésiastiques qui ont failli gravement, nous sommes tous d'accord que l'Église a le devoir de réparer ces manquements. C'est bien, c'est juste, c'est nécessaire. Mais n'oublions pas que l'Église, encore plus que de réparer le mal, est surtout responsable de transmettre le bien, les grands dons, le trésor de grâces et de vie que son divin Époux lui a légué comme dote. L'Église est avant tout responsable de transmettre l'expérience de la rédemption du mal, de la miséricorde, de la grâce, du pardon ; de transmettre surtout la gratitude que nous devons au Seigneur pour le salut. L'Église n'est pas une épouse infidèle seulement quand ses membres font le mal, mais quand elle n'accueille pas et ne transmet pas la grâce du Christ, la joie pascale de la Rédemption. L'Église est une épouse infidèle quand elle n'annonce pas, quand elle ne communique pas au monde tout ce qu'elle reçoit du Seigneur ressuscité, c'est-à-dire son Evangile, ses sacrements, la foi, l'espérance, la charité. L'Église est infidèle quand elle ne se sent pas responsable de transmettre au monde le don de l'Esprit Saint qui depuis la Pentecôte continue à être répandu sur elle, à souffler à travers elle comme un vent impétueux et à brûler en elle comme un feu ardent de charité pour être donné à tous comme Don de Dieu sans mesure.

Cette conscience positive et missionnaire de la responsabilité de l'Église, que depuis le Concile tous les Papes ont particulièrement ravivée, nous aide à vivre avec foi et générosité l'échange entre les différents membres du corps du Christ, qui permet à chacun de trouver dans la communion la force et l'amour pour accomplir sa tâche, pour réaliser sa vocation et sa mission.

Cette prise de conscience m'a amené peu à peu à la conviction que la qualité d'amour et de pardon, que les époux sont appelés à soigner, ne va pas de soi mais a besoin de la synergie de communion avec les autres états de vie, avec les autres membres du corps du Christ, particulièrement avec qui dans l'Église a reçu une mission pastorale,

et surtout avec qui vit le renoncement au mariage et à la famille « pour le royaume des Cieux ». C'est peut-être pour cela, comme j'ai dit en réfléchissant sur l'épisode du chapitre 19 de Matthieu, que Jésus a institué la vocation à la virginité consacrée au moment où il a réaffirmé l'indissolubilité de l'union dans la chair des époux. Il voulait qu'il y ait des personnes vivant immédiatement le mystère de l'union sponsale de l'Église avec le Christ, afin qu'elles soient un signe soutenant ceux, qui dans le mariage, sont appelés à incarner dans l'histoire le « grand mystère » du Christ et de l'Église (cf. Ep 5,32).

Un chemin eucharistique

Je me rends compte que pour ce couple en crise, dont je viens de vous parler, je n'ai pas incarné cette compagnie, je n'ai pas suffisamment traduit l'expérience de la tendre étreinte que l'Église leur offrait. J'ai peut-être inspiré et soutenu le pardon qu'ils se sont accordé au début, mais par la suite, pour continuer à le vivre, je ne les ai plus accompagnés. Et d'autres membres de l'Église, d'autres consacrés, pasteurs, laïcs et familles qui les connaissaient, ont probablement aussi manqué de les accompagner en Église sur leur chemin difficile.

Le vrai problème dans le couple n'est pas de se pardonner ceci ou cela, mais que la réconciliation, la miséricorde deviennent un chemin, un bon et joyeux chemin de la vie. Pour résoudre les problèmes et les difficultés de chacun, spécialement des couples et des familles, il ne sert à rien de donner des recettes ou des méthodes. Il faut *cheminer ensemble*, comme Jésus qui a rejoint les deux disciples d'Emmaüs, égarés et tristes, qui étaient peut-être un couple, et s'est mis simplement à marcher avec eux (cf. Lc 24,15). Ensuite seulement il leur a parlé, il les a instruits, corrigés, mais tout était offert à l'intérieur de la compagnie de Jésus sur leur chemin.

C'est seulement au moment où Jésus a rompu le pain que les deux ont reconnu celui qui avait marché avec eux. Ils l'ont d'abord pressenti dans leur cœur, mais seulement dans l'Eucharistie ils l'ont enfin reconnu réellement présent et vivant (cf. Lc 25,30-31.35).

C'est de cette façon que l'Église doit accompagner les joies et les peines de chaque homme, de chaque couple, de chaque famille, dans la synergie de communion de tous les différents membres nourris par l'Eucharistie. Dans l'Eucharistie les membres atteignent et expriment la communion qui permet de marcher ensemble, d'être en compagnie sur le chemin vers la destinée ultime de la vie et de chaque état de vie.

De ce mystère jaillit l'espérance invincible de l'accomplissement de chaque vocation, spécialement de la vocation matrimoniale, parce que l'Église n'a pas seulement reçu le pouvoir de transformer l'eau en vin, mais le vin dans le Sang du Christ qui rachète l'homme dans toutes les dimensions de son humanité, à commencer par celle d'être créé homme et femme pour s'unir dans l'amour et transmettre, avec l'amour, la vie.